

WARREN, JEAN-PHILIPPE (dir.). *Les Soldats du pape*. [Québec], Presses de l'Université Laval, 2014, 143 p., ISBN 978-2-7637-2460-1

Bertrand Bergeron

Volume 15, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041155ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041155ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2017). Compte rendu de [WARREN, JEAN-PHILIPPE (dir.). *Les Soldats du pape*. [Québec], Presses de l'Université Laval, 2014, 143 p., ISBN 978-2-7637-2460-1]. *Rabaska*, 15, 280–283.
<https://doi.org/10.7202/1041155ar>

le rôle de l'autodidacte en développant une compréhension de l'art qui est plus diverse, plus nuancée et plus inclusive que jamais auparavant. » [TDLA]

JEAN-FRANÇOIS BLANCHETTE

Chercheur associé au Musée canadien de l'histoire

WARREN, JEAN-PHILIPPE (dir.). *Les Soldats du pape*. [Québec], Presses de l'Université Laval, 2014, 143 p., ISBN 978-2-7637-2460-1.

Chercheur et pédagogue, Jean-Philippe Warren est bien connu pour s'intéresser à tout ce qui touche l'histoire des idées, l'Église catholique, la culture populaire. Aussi lui doit-on, entre autres, un essai sur les enjeux commerciaux du cycle de Noël (*Hourra pour Santa Claus*, chez Boréal, 2006) et une biographie étoffée d'Honoré Beaugrand (*Honoré Beaugrand, La plume et l'épée (1848-1906)*, chez Boréal, 2015) pour laquelle il a reçu, en 2015, le Prix du Gouverneur général dans la catégorie *Études-Essais*. Ces travaux de longue haleine ne l'empêchent pas de diriger des publications chorales sur des thèmes précis comme en témoignent *Les Soldats du pape*. « Ce recueil de textes prolonge les réflexions entamées lors du colloque "Les zouaves pontificaux du Québec à Rome : manifestation d'un esprit dévot" [qui] s'est tenu à l'Institut Maria SS. Bambina, à Rome, le 7 juin 2013 [...] dans le cadre du 125^e anniversaire de fondation du *Pontificum Collegium Canadense in Urbe* » (p. 6).

Dans ce recueil de neuf articles précédés d'une allocution (Amalia Daniela Renosto), d'une présentation (Éric Sylvestre) et d'une « Préface » de René Hardy, pionnier dans ce champ d'étude, Jean-Philippe Warren – qui signe à titre individuel ou comme cosignataire cinq articles – et ses collaborateurs (Bruno Dumons, Matteo Sanfilippo, Caterina Giannottu, Ollivier Hubert, Louis Dussault, Éric Désautels, Danielle Miller-Béland et Diane Audy) examinent de manière factuelle et précise les conditions sociales qui ont présidé à la naissance et à l'essor de ce mouvement jusqu'à sa dissolution en 1993.

Dans l'état actuel de la culture québécoise, un tel sujet paraît inusité tant les zouaves et leur organisation ont été rejetés dans les oubliettes d'un passé que d'aucuns souhaitent irrévocablement révolu. Ne demeure dans le discours populaire qu'un quolibet méprisant pour brocarder les pitres et les crâneurs : faire le zouave. On est même en droit de se demander, sous bénéfice d'inventaire toujours, si l'expression « zouf » n'est pas la forme contractée de « zouzou », autre nom accolé aux soldats du pape sur le mode familier.

Le mot en lui-même possède un cachet exotique. Il tire son origine de « zwawa », nom d'une tribu kabyle, nous apprend le *Dictionnaire historique de la langue française*. En 1830, l'armée française adopta le nom pour désigner « un corps d'infanterie indigène, créé par la France en Algérie et utilisant à l'origine des Kabyles », toujours selon le *DHLF*. Ceci expliquant cela, on comprend mieux le caractère, inusité par rapport à l'esthétique militaire occidentale, de leur uniforme, mélange des costumes français, surtout visible par le port du képi, et arabe, signalé par le pantalon bouffant.

Pour les générations montantes, l'expression ne renvoie plus guère à une réalité qui fut jadis au cœur de la vie spirituelle du Québec ultramontain, et quand elle subsiste encore, elle croule sous le poids des préjugés. Warren et ses collaborateurs se sont donné pour tâche de décaper ce pan dédaigné de notre histoire afin de lui rendre la place qui lui revient de droit.

Mais qui sont ces zouaves dont il ne reste que quelques nostalgiques comme en témoigne un reportage diffusé aux « Francs-Tireurs » le 20 avril 2017 sur *TéléQ* à l'occasion d'une visite de Richard Martineau au Salon du Hobby de Trois-Rivières ? C'étaient des volontaires répondant à l'appel de M^{gr} Bourget afin d'aller défendre le dernier bastion du pouvoir temporel de Pie IX contre l'assaut des garibaldiens et des troupes régulières de Victor-Emmanuel II dans leur projet d'unifier l'Italie. Compte tenu de sa faible population, il revint aux Canadiens français de lever, toute proportion gardée, le plus grand nombre de volontaires parmi les quelque trente nations qui contribuèrent à cet effort de guerre. Sept détachements partirent du Canada dont six rejoignirent Rome et furent incorporés dans l'armée papale ; le dernier fut bloqué à Brest et démobilisé, le pape s'étant rendu. Ces croisés qui se portèrent à la défense de la Ville éternelle, ce lieu sacré par excellence, ne reçurent pas le baptême du feu. Ils ne connurent que les vicissitudes de la vie de garnison sur une terre étrangère, la nostalgie du pays natal, la servitude liée aux tâches routinières et l'humiliation des vaincus : on leur fit subir une version édulcorée des Fourches Caudines. Ils furent réduits à tendre l'autre joue. Dans leur cas, il est exagéré de parler d'épopée (p. 24).

Sur les 465 zouaves canadiens-français (p. 1, note 2), 350 firent partie des troupes papales – ailleurs on donne respectivement 507 et 388 (p. 91) –, les 115 autres n'ayant pu être incorporés pour cause de reddition. Aucun ne fut tué sur le champ de bataille bien que l'on déplorât la mort de huit d'entre eux par maladie et noyade (p. 4, note 5) dans un cas.

Ces « vaincus pour Christ » (p. 91) et « martyrs de la foi » (p. 4) revinrent en héros, ce qui en dit beaucoup sur la nation québécoise. Démobilisés, certains prirent une part active dans la vie sociale se hissant à quelques postes en vue, leur passage dans la vie militaire servant à étoffer leur *curriculum*

vitae. D'autres, qui n'avaient pour perspective que le chômage, remplirent pour aller fonder, sur la rive ouest du lac Mégantico en 1872, une colonie nommée Piopolis en l'honneur de Pie IX. Des 14 vétérans qui participèrent à cette aventure qui ne rencontra pas leur ambition ni leur mystique, aucun n'y vécut assez longtemps pour y avoir une descendance. Ils désertèrent la colonie les uns après les autres : ne troque pas l'épée pour la charrue qui veut, n'est pas Cincinnatus qui veut non plus.

Leur plus belle réussite n'en demeure pas moins la fondation d'une association paramilitaire et parareligieuse aux implications sociales et caritatives certaines. La fin du mouvement « zouavique » (p. 93) date de la dissolution de l'AZQ (Association des zouaves de Québec) en 1993.

On aurait tort de croire que les futurs soldats du pape furent recrutés parmi les couches populaires pauvres et illettrées du Canada français. Les deux tiers des volontaires provenaient « du moule des collèges » et se préparaient à former l'élite de leur collectivité. La sélection des candidats était stricte. Il fallait réussir un examen médical et posséder un certificat de bonne conduite. Le zouave devait donner « l'image de la "race" canadienne [formée] d'hommes virils, courageux, pieux et éduqués » (p. 59). En plus d'exiger d'eux qu'ils sacrifient leur vie à la défense de la papauté, on leur demandait d'être des ambassadeurs culturels auprès des autres nations. Leur passage dans le vieux pays raviva d'ailleurs le souvenir de la colonie perdue, et le rappel des valeurs et de la langue qui avaient présidé à l'établissement d'une France nouvelle en terre d'Amérique. La vie de garnison au milieu de tant de peuples différents aurait dû favoriser ce brassage culturel attendu. Mais il semble que les zouaves canadiens, fortement encadrés par le clergé, se soient davantage préoccupés de créer un « petit Canada » à Rome destiné à entretenir l'amour du pays. Assez curieusement, comme le fait remarquer Jean-Philippe Warren, les jeunes recrues ont manifesté davantage leur francité en France et leur canadienité à Rome (p. 82). L'engagement dans le corps des zouaves était à la fois une œuvre pie et patriotique.

Que retenir de ces analyses factuelles et succinctes ? Il va sans dire qu'en rompant avec un certain « silence historiographique » (p. 1), les contributeurs ont ouvert un vaste champ d'expertise presque vierge aux investigations des chercheurs. La mobilisation des zouaves s'inscrit dans un climat riche en conflits en cette période agitée du XIX^e siècle : guerre de Sécession chez nos voisins, guerre en Crimée, en Italie et en France même du fait des Allemands. Le métier des armes n'avait pas la connotation négative qu'il rencontre aujourd'hui dans nos sociétés. C'était une école de courage, de discipline, d'abnégation, de fraternité virile, un intégrateur qui mélangeait les classes sociales. Les jeunes Canadiens français, mis en réserve de l'histoire par la

Défaite de 1759, ne pouvaient y participer qu'à travers celle des autres nations confirmées en servant de chair à canon. Hors de l'histoire ou condamnés à l'histoire domestique, nous vivions – et vivons encore – une histoire gigogne. Notre imaginaire collectif ne favorise pas l'expression de l'héroïsme militaire. On aime les vaincus à l'instar des « vaincus pour le Christ ». Et à ceux qui s'étonnent qu'on ait fait des héros de vaincus qui n'ont jamais subi le feu de l'ennemi, faut-il rappeler qu'à une époque récente on a élevé au rang de sénateur un général, pourtant aux premières lignes, « empêché » d'intervenir au moment où se perpétrait un génocide. Une école porte son nom.

Il serait important qu'un ethnologue aille rencontrer les derniers zouaves afin de recueillir le témoignage humain de leurs convictions. Warren et ses collaborateurs ont fait un travail d'historiographie inestimable en ramenant sur le devant de la scène un passé que beaucoup aimeraient effacer. Une certaine complaisance nationale donne l'impression qu'on rougit de n'avoir pas à rougir. Pourtant, ceux qui endossèrent l'uniforme des zouaves se sont montrés à la hauteur de leurs convictions et de leur mandat. Le rappeler se nomme parfois « devoir de mémoire ».

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean